des ténèbres si profondes, qu'il semble impossible qu'une langue et, à plus forte raison, une littérature puissent en sortir. De nouveaux vainqueurs, ici les Ostrogoths, là les Visigoths et les Suèves, plus loin les Bourguignons, ailleurs les Francs, ont inondé le sol de la Gaule, effaçant les dernières traces de tout ce qui aurait pu tenir lieu d'une littérature nationale. Dès lors, pour arriver à constater quelques caractères d'un idiome littéraire, il nous faut attendre qu'il ait pu se dégager, bien imparfait encore et bien grossier, des éléments divers qui vont concourir à sa formation ; il nous faut arriver jusqu'à la bifurcation du *français* en langue d'oc et en langue d'oïl, idiomes qui ont eu leurs plus illustres interprètes dans les troubadours et les trouvères, premiers représentants de l'esprit *français* au moyen âge. Cet honneur revient surtout aux troubadours, dont les *tensons* ont précédé de cent ans les *sirventes* des trouvères. M. Michelet nous paraît avoir été bien sévère sur cette première efflorescence de notre littérature. A son avis, elle est légère, immorale ; elle est pédantesque et subtile ; ce n'est qu'une fleur éphémère que la lourde main des hommes du Nord aura raison d'écraser. Nous pensons que le poète de l'*Oiseau* et de l'*Insecte* aurait dû apporter plus d'indulgence dans son rapprochement entre Arnaud de Marveih, Sordel, Bernard de Ventadour, Bertrand de Born, etc. « Pour jouir, dit Schlégel, de ces chants qui ont charmé tant d'illustres personnages, tant de preux chevaliers, tant de dames célèbres par leur beauté, il faut écouter les troubadours eux-mêmes et s'efforcer de se pénétrer de leur esprit. Vous ne voulez pas vous donner cette peine. Eh bien ! vous êtes condamnés à lire les traductions de l'abbé Millot. » Si nos premiers poètes du Midi avaient besoin d'une réhabilitation, nous opposerions au jugement de M. Michelet deux autorités bien autrement compétentes, quelque respect que nous professions pour la science : nous voulons dire Dante et Pétrarque. Dante, l'immortel Florentin, ne le prenait pas de si haut avec cette poésie éclose au soleil de la Provence. Pour le prouver, ce nous n'aurions qu'à rappeler sa rencontre aux enfers avec Bertrand de Born, et au purgatoire avec Sordel, qu'il compare à un lion pensant calme en sa force. Citons ici, de ce troubadour, un passage qui légitime bien cette fière image :

« Je vens, en ce rapide chant, d'un cœur triste et marri, plaindre le seigneur Blacas, et j'en ai bien raison ; car en lui j'ai perdu un seigneur et un bon ami, et les plus nobles vertus sont éteintes avec lui. Le dommage est si grand, que je n'ai pas soupçon qu'il se répare jamais, à moins qu'on ne lui tire le cœur et qu'on le fasse manger à ces barons qui vivent sans cœur, et alors ils en auront beaucoup.

» Que d'abord l'empereur de Rome mange de ce cœur ! Il en a grand besoin s'il veut conquérir par force les Milanais, qui maintenant le tiennent conquis lui-même, et il vit désherité par ses Allemands.

» Qu'après lui mange de ce cœur le roi des Français, et il retrouvera la Castille qu'il a perdue par niaiserie ; mais, s'il pense à sa mère, il en mangera pas, car il paraît bien, par sa conduite, qu'il ne fait rien qui lui déplaise.

» Je veux que le roi anglais mange aussi beaucoup de ce cœur, et il deviendra vaillant et bon, et il recouvrera la terre que le roi de France lui a ravie, parce qu'il le sait faible et lâche. (Trad. de M. Villemain.)

Tous les princes, tous les seigneurs de l'Europe ont ainsi successivement leur part à cette sauvage invitation, à cette sanglante invective ; dont aucun poète n'a jamais surpassé le ton vigoureux et la couleur éclatante.

Et qu'on n'aille pas croire que ce chant soit une exception, une page isolée dans ce livre du *gay saber* que tant de critiques ne se sont pas même donné la peine d'ouvrir ; qu'on en juge par les vers suivants, dus à l'autre troubadour rencontré par Dante, au batailleur Bertrand de Born :

Bien me sourit le doux printemps,
Qui fait venir fleurs et feuillage ;
Et bien me plaît, lorsque j'entends
Des oiseaux le gentil ramage.
Mais j'aime mieux quand sur le pré
Je vois l'étendard arboré,
Flottant comme un signal de guerre ;
Quand j'entends par monts et par vaux
Courir chevaliers et chevaux.
Et sous leurs pas frémir la terre.
Et bien me plaît quand les coureurs
Font fuir au loin et gens et bêtes ;
Bien me plaît quand nos bataillons
Rugissent ; ce sont là mes fêtes !
Quand je vois castels assiégés,
Soldats sur les fossés rangés,
Ebranlant fortes palissades ;
Et murs effondrés et croulants,
Créneaux, mâchicoulis roulants
A vos pieds, braves camarades !
. . . . . .
Je vois lance et glaive éclatés
Sur l'écu qui se fausse et tremble :
Aigrettes, casques emportés,
Les vassaux férir tous ensemble,
Les chevaux des morts, des blessés,
Dans la plaine au hasard lancés.
Allons ! que de sang on s'enivre !
(Trad. de M. Demogeot.)

Tels étaient les *sirventes* des troubadours, leurs chants de colère et d'indignation, faits pour être accompagnés du cor guerrier ; quant à leurs *tensons*, composés sur un mode plus harmonieux et plus doux, ils ont charmé les oreilles de toutes les belles châtelaines du moyen âge.

Les chants des troubadours et leur *gay saber* furent étouffés dans les flots de sang que fit verser la guerre des Albigeois ; leur héritage passa aux poètes du Nord, aux trouvères : le règne de la langue d'oïl commençait. Alors, notre esprit, notre génie national fit un pas en avant ; alors apparurent les prosateurs, qui dotèrent notre langue de la netteté, de la clarté et de la concision qui sont restées son plus bel apanage ; du tour piquant, simple et naïf, qui est un des caractères les plus saillants de notre littérature à cette époque. Voici venir Villehardouin, Joinville, Froissart et Philippe de Commines.

A Geoffroy de Villehardouin revient l'honneur d'avoir écrit, dès le commencement du XIIIe siècle, en 1207, le premier ouvrage en prose où l'on trouve réellement les qualités du style *français*. Il était maréchal de Champagne sous Thibaut, comte de Champagne et de Brie, et il fit partie de la quatrième croisade, où il commandait le cinquième corps de l'armée chrétienne, il était donc parfaitement placé pour composer son *Histoire de la conquête de Constantinople*. Il assista à la prise de cette ville par les croisés, et tout porte à croire qu'il ne négligea rien pour se procurer les matériaux nécessaires à la rédaction de son ouvrage. Donnons une idée du français de cette époque en citant le début de notre premier historien national ; il raconte l'embarquement des croisés, se dirigeant du port de Corfou vers Constantinople, la veille de la Pentecôte, l'an 1203 :

« Li tans fu biaus et clers et li vens bons et soués ; si laissièrent leurs voiles aler au vent. Et bien témoigne Joffrois, le mareschaus de Champaigne, qui ceste oevre a mis en ramenti à son escient de mot, com cil qui i tous les consaus fu, qu'onques mais si grand navie ne fu veue. Et bien apert l'apostoire qui terre deust conquerre ; car tant comme on paoit voir aus iels, ne paroient fors voiles de nés et de vaissiaus, si que li cuers de chascun s'en réjouissoit mult durement. » Villehardouin dictait et n'écrivait pas ; car, en bon gentilhomme, il ne savait pas même signer son nom. « Le récit de Villehardouin, dit M. Géruzez, est un des plus précieux monuments de notre ancienne littérature. Comme histoire écrite en prose, il est le premier par la date et par le mérite. Villehardouin est un témoin sincère, qui a bien vu, et qui reproduit simplement, sobrement, avec force, les faits qu'il a mentalement connus. Il dit brièvement ce qui importe, et n'admet rien d'inutile. Un trait lui suffit pour peindre, un mot pour expliquer, une exclamation pour louer ou pour flétrir, et, sans plus d'efforts, il est peintre, il est homme d'Etat, il est moraliste... Dans cette prose noble et simple, Villehardouin rencontre, par surcroît, une harmonie naturelle qui satisfait l'oreille et qui plaît, comme ces voix bien timbrées que l'art n'a point encore assouplies, mais dont toutes les intonations sont agréables, parce qu'elles sont justes. » Ajoutons à ces remarques du savant critique que Villehardouin n'avait reçu aucune instruction, et que c'est sur un lit de douleur, après avoir été grièvement blessé dans une bataille, qu'il dicta ces pages immortelles à son secrétaire.

Un siècle s'écoule entre l'*Histoire* de Villehardouin et les *Mémoires* du sire de Joinville, dont le style plus facile et plus libre laisse deviner cet intervalle. Les plus charmants souvenirs se rattachent à ce nom de Joinville, qui suivit Louis IX à la croisade et fut son historien et son ami. Un jour — qu'on nous pardonne cette anecdote en passant, elle fait du moins honneur à la franchise de Joinville — un jour, le pieux fils de la reine Blanche demanda à son compagnon d'armes lequel il préférerait d'être atteint de la lèpre ou de se rendre coupable d'un péché mortel. Joinville répondit naïvement qu'il aimerait mieux en avoir commis trente, ce qui irrita fort le saint roi, qui finit cependant par lui pardonner.

Les *Mémoires* que le sire de Joinville nous a laissés sur Louis IX sont empreints d'un charme et d'une naïveté inexprimables. Citons ici le passage où il représente ce monarque, aussi juste qu'intrépide, rendant lui-même la justice dans le bois de Vincennes ; c'est un épisode que tous connaissent, mais qu'on aime à lire dans l'original :

« Maintes fois que, en este, il (le roi) alloit seoir au boiz de Vincennes après sa messe ; il se acostoioit à un chesne et nous faisoit seoir autour de lui ; et tous ceulz qui avoient à faire venoient parler à lui, sans destourbier de huissier ne d'autre. Et lors il leur demandoit de sa bouche : « A yl ci nuliui qui ait » partie ? » Et cils se levoient qui parties avoient ; et lors il disoit : « Taisiez-vous tous, » et on vous délivrera l'un après l'autre. » Et lors il appeloit monseigneur Pierre de Fontaine et monseigneur Geoffroy de Villette, et disoit à l'un d'eulz : « Délivrez-moi cette partie. » Et quand il veoit aucune chose à amender en la parole de ceulz qui devant pour autrui, il meisme l'amendoit de sa bouche. »

Toutefois, nous ferons remarquer que les écrits de Villehardouin et de Joinville sont plutôt des mémoires que des chroniques. Or, entre ces deux genres, il y a une distinction à établir : « Les mémoires, dit judicieusement M. Nisard, sont les souvenirs personnels d'un homme qui a été mêlé aux événements qu'il raconte ; les chroniques peuvent être l'ouvrage d'un historien de cabinet, lequel ne fait que mettre en récit les souvenirs d'autrui. »

Tel est, en effet, le caractère des *Chroniques* de Froissart, qu'un siècle encore sépare des *Mémoires* de Joinville. Jehan Froissart (1338-1410) vécut toute sa vie auprès des grands, voyageant d'une cour à l'autre. Il visita ainsi « plus de deux cents hauts princes, » qui tous avaient pris une part active aux guerres du XIVe siècle. Il parcourut de cette manière la France, la Flandre, l'Angleterre et l'Ecosse, « travellant et chevauchant, quérant de tous costés nouvelles, » écrivant tout ce qui se passait autour de lui, de tout ce qu'il entendait raconter. Sa *Chronique*, qui embrasse un siècle entier, nous a transmis de la manière la plus complète le souvenir des principaux épisodes de cette longue guerre entre la France et l'Angleterre, qui est connue sous le nom de guerre de Cent ans. Le caractère particulier de Froissart, le trait auquel s'est reconnu en lui l'esprit *français*, c'est d'avoir peint des couleurs les plus vraies une époque caractéristique de la société *française*. Ses *Chroniques* ne sont l'image si fidèle, et son art suffit si complétement à sa matière, qu'il a fait de la chronique comme un genre parfait en soi qui a devancé la littérature. Cette curiosité sans confusion, dit M. Nisard, cette imagination facile et heureuse, cet arrangement naturel et sans efforts, sont les qualités secrètes du genre, et Froissart les possède en perfection. »

Nous ne fermerons pas le chapitre de nos chroniqueurs sans mentionner Christine de Pisan, « la célèbre femme de lettres du règne de Charles V. Après avoir débuté par des poésies où elle attaquait vivement le *Roman de la Rose*, elle prit une route différente, et, comme femme, elle écrivit, à l'âge de trente-six ans, son *Livre des faits et des bonnes mœurs du roi Charles V*. Femme de lettres dans la véritable acception de ce mot tout moderne, composant par nécessité, elle ennoblit sa profession en ne puisant ses inspirations d'écrivain que dans son cœur et dans sa conscience, bien qu'elle eût à compter avec une Isabeau de Bavière et un duc d'Orléans, qui avaient leurs raisons pour ne pas aimer la vérité. Ce livre, pour son époque, et moi-même, qu'il faut accuser de cette phraséologie voilée, ambitieuse, de cette impuissance littéraire qu'on a reprochée à Christine de Pisan.

Nous arrivons enfin, avec la seconde moitié du XVe siècle, à l'éminent écrivain qui fut, avant de naître, le vrai père de l'histoire en France. Jusqu'à Philippe de Commines, les chroniqueurs s'étaient contentés de raconter les faits avec plus ou moins d'impartialité, sans en rechercher les causes originaux. Citons, entre autres, Marie de France, auteur d'un recueil de fables auquel La Fontaine, fidèle à la méthode de son ami Molière, donnera son bien parce qu'il le trouvait, a fait plus d'un heureux emprunt. Ainsi, la *Cigale et la Fourmi* se trouve dans Marie de France sous la ballade qui a pour titre : *Le Chastel et un Fourmi*, et la *Mort et le Bûcheron* sous celui de : la *Mort et le Josquiton*. Cette dernière expression se retrouve même dans le ballet moderne. Sous les règnes de Charles V et de Charles VI, florissait Eustache Deschamps, ennemi des Anglais aussi acharné que Deschamps l'avait été lui-même. Bailli de sa profession, il n'était belliqueux qu'en vers ; mais il avait été soldat dans sa jeunesse, et ses rimes guerrières, quand il célèbre les exploits du Guesclin, montrent assez que les attributs de Thémis ne lui avaient point fait oublier les insignes de Mars. Dans son ardent patriotisme, il fait des vœux, non-seulement pour que le sol de la France soit purgé de la présence de l'étranger, mais pour que s'accomplisse la vieille prédiction de l'enchanteur Merlin, qui annonce en ces termes la destruction de l'Anglete :

Lors passeront Gaulois le bras marin (la Manche),
Le povre Anglet détruiront si par guerre,
Qu'adonc patront tant d'or (tant) qu'en iront chemin.
» Au temps jadis étoit cy Angleterre. »

Si la prédiction ne s'est pas réalisée, ce n'est pas la faute de Merlin, ni celle d'Eustache Deschamps. Parmi les contemporains de ce dernier, nous trouvons un poète plus populaire que le sien, celui de l'auteur des *Vaux-de-vire*, le père authentique de notre vaudeville moderne, Olivier Basselin, C'était le verre en main que le joyeux foulon improvisait ses couplets, et il y en a d'un tour et d'une naïveté qu'on n'a jamais surpassées, témoin le suivant :

Hélas ! que faict un povre yvrongne ?
Il se couche et n'occit personne,
Ou bien il dit propos joyeux ;
Il ne songe point en autre
Et ne faict à personne injure
Buveur d'eau peut-il faire mieux ?

Cette dernière réflexion est d'un comique achevé. Olivier Basselin, le premier de nos poètes artisans, a eu la gloire de créer un genre : la chanson bachique. Mais aucun de ces poètes n'a égalé Charles d'Orléans, père de Louis XII, et fils de Valentine de Milan et de ce duc d'Orléans assassiné par Jean sans Peur. Retenu captif en Angleterre, le jeune d'Azincourt, il fut emmené en Angleterre, où il resta vingt-cinq ans. Il trouva dans la poésie un soulagement aux ennuis de cette longue captivité. S'inspirant du *Roman de la rose*, il en fit revivre les personnifications ; mais il sut trouver des formes harmonieuses et des accords touchants que ses devanciers n'avaient point connus. Ses poésies ont été publiées pour la première fois en 1803. « La poésie de Charles d'Orléans, dit M. Géruzez, est la dernière et la plus délicate fleur de l'esprit chevaleresque ; c'est, d'ailleurs, pourrait-on dire en style de moissonneur, un regain, car le XVIe siècle a passé, et l'on sait que ce fut pour les sentiments tendres et délicats une morte saison. Aussi cette seconde floraison, accidentelle et isolée, est-elle due à un rayon détourné du soleil d'Italie ; car le gracieux génie de Charles d'Orléans se compose de l'âme et de l'esprit de Valentine de Milan, transmis à son fils, heureux si l'ingénieuse de Guillaume de Lorris ne s'y fut point mêlée. »

Mais, de tous les poètes du XVe siècle, le plus remarquable, sans contredit, est Villon, cet aventureux de saint Louis, à écrit Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers, Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers ;

Villon, l'aïeul de nos bohèmes modernes, le baschien espiègle, tapageur, larron même, et que l'esprit sauve de la potence. « Villon, dit Nisard, innove dans les idées et dans la forme. Il n'imite pas le *Roman de la rose* ; il laisse ces froides allégories et ce savoir indigeste, presque toutes les productions sérieuses de nos campagnes. A côté des *mystères* se produisirent les *moralités*, pour la composition desquelles les auteurs appelèrent à leur secours la mythologie et la Fable ; puis les *soties*, les *farces* vinrent attaquer les ridicules et mettre en scènes l'homme de la société accueilli, avec ses vices et ses travers. C'est cependant de ces essais grossiers, informes, que devait sortir la comédie ; c'est là que notre grand Molière ne dédaignait pas d'aller quelquefois *prendre son bien*. En définitive, si le XVIe siècle n'est pas riche en grandes productions littéraires, on ne peut du moins lui refuser la gloire d'avoir ouvert la route aux générations futures. Les savants de la Grèce, refoulés en Occident, surtout en Italie et en France, par la conquête de Constantinople (1453), ont apporté dans leurs nouvelles patries des arts nouveaux et de nouvelles richesses littéraires, que la langue essayera bientôt de s'assimiler. L'invention de l'imprimerie fixe la pensée et en multiplie l'expression ; elle appelle tous les peuples à la même communion d'idées. Tout est donc prêt pour l'affranchissement de l'esprit humain et pour une régénération inévitable des lettres, des sciences et des arts.

Dans cette esquisse rapide, nous avons dû laisser dans l'ombre bien des noms qui ne sont pas cependant sans éclat. Ainsi, nous n'avons rien dit de Rutebeuf, de Chrétien de Troyes, de ce Thibaut, comte de Champagne, qui soupirait respectueusement pour la reine Blanche ; de Pierre Mauclerc, de Charles d'Anjou, de Clémence Isaure, la célèbre fondatrice des Jeux floraux ; d'une foule de poètes, chroniqueurs, moralistes, qui ont montré beaucoup de verve, de malice et de hardiesse. Ils appartiennent à cette époque de gestation, d'étude et de tâtonnements où la langue n'est encore qu'un instrument grossier, infidèle, qu'on n'a point accordé à un diapason normal, accepté de tous. Nous avons hâte d'arriver aux siècles qui ont assisté aux grandes manifestations de l'esprit humain.

L'ère de transition est marquée par Marguerite de Valois, sœur de François Ier, et par Clément Marot, fils de Jean Marot, le plus brillant lui-même poète. Il faut chercher les qualités littéraires de Marguerite moins dans ses poésies, qui sont médiocres, que dans son *Heptaméron*, imité du *Décaméron* de Boccace, mais dont l'exécution a fait un ouvrage original. La grâce et la délicatesse forment le charme et le trait particulier de l'*Heptaméron*, le premier ouvrage qu'on puisse lire sans l'aide d'un vocabulaire. Les tours et les expressions durables forment déjà le fond du style ; les choses surannées n'en sont plus que l'exception.

Marot, esprit éminemment *français*, fin, railleur, charmant, est toujours admirable de grâce et de naïveté.

Imitons de Marot l'élégant badinage,

a dit avec raison Boileau ; mais le page de Marguerite de Valois et de François Ier manque souvent d'énergie, de grandeur, de gravité, bien qu'il ait donné en vers français une traduction des psaumes fort estimée. « Ce poète, dit M. Demogeot dans son excellente *Histoire de la littérature française*, absorbe et résume en lui, sous une forme plus pure, toutes les qualités de notre vieille poésie. Il en possède tous les charmes, mais il en a aussi toutes les limites ; il n'élargit point le cercle qu'avaient tracé ses prédécesseurs ; il a, comme eux, mais il l'est mieux et plus vivement ; il l'est seul autant qu'eux tous à la fois. On retrouve en lui la couleur de Villon, la nature de Froissart, la délicatesse de Charles d'Orléans, le bon sens d'Alain Chartier et la verve mordante de Jean de Meung. Tout cela est rapproché, concentré dans une originalité piquante, et réuni par un don précieux qui forme comme le fond de cette broderie brillante : l'esprit. Marot est le premier type vraiment français dans son acception la plus restreinte, mais la plus distinctive. Il semble que la poésie du XVIe et du XVe siècle, sur le point de s'éclipser devant l'astre nouveau de la Renaissance, ait ramassé toutes ses richesses pour en douer cet heureux héritier des trouvères. Aujourd'hui encore, le badinage naïf de Marot n'a rien perdu de son charme ; il a créé des formes, une couleur, un genre qu'on a nommé plus tard le *style marotique*, et que La Fontaine, seul, après lui, a su égaler, sinon surpasser. Toutefois, Marot échoua lorsqu'il voulut aborder le genre sérieux. Il faut chercher son véritable génie dans ses épîtres, ses rondeaux, ses ballades et ses épigrammes, où brillent au plus haut degré la grâce et la finesse. Tout le monde connaît cette délicieuse épître qu'il adressa à François Ier pour lui demander à emprunter de l'argent, après avoir été volé par son *valet de Gascogne*.

Nous abordons enfin l'époque où notre littérature, au souffle puissant de la Renaissance, va se dégager franchement des langes du passé et revêtir des formes nouvelles. L'honneur de cette immense révolution revient aux poètes de la Pléiade : Ronsard, aidé de Joachim du Bellay, Baïf, du Bartas, Remy Belleau, Jodelle, et de quelques autres encore, tenta la réforme littéraire, qui peut se résumer ainsi : ennoblir et enrichir la langue à l'aide des images et des mots empruntés aux langues anciennes ; étendre le domaine poétique par l'introduction des genres empruntés aux poètes de la Grèce et de Rome. Ce fut du Bellay qui poussa le premier cri de guerre contre la poésie à la mode. Il fit un livre son manifeste d'une satire qu'il intitula le *Poète courtisan*. Cette pièce offrait deux nouveautés : le titre même de *satire*, qui n'avait pour la première fois en tête d'un ouvrage en vers français, et l'alexandrin substitué au petit vers. Il y avait là, de plus, de la verve et de l'esprit. On doit également à du Bellay un ouvrage en prose intitulé : *Défense et illustration de la langue française*.

Le plus célèbre de ces poètes novateurs est sans contredit Ronsard. « Il est, dit M. Sainte-Beuve, les fondements de la révolution poétique qui changea l'avenir de notre langue et de notre poésie. » Il réunit autour de lui quelques écrivains, épris de l'amour des vers, et ils formèrent, sous le nom de *Pléiade*, une école dont il fut le chef. La Pléiade se composait de Ronsard, Jean Dorat, Joachim du Bellay, Remy Belleau, que Ronsard surnommait le *peintre de la nature*; Ponthus de Thiard, Baïf, le plus prétentieux de tous, et Etienne Jodelle, qui composa le premier des tragédies avec chœurs imitées des Grecs. L'influence de cette école s'éteignit avec le siècle ; mais, pendant cinquante ans, elle régla et domina toute la littérature française. Le tort de la Pléiade fut de vouloir imprimer à la langue une physionomie nouvelle, brusquement, violemment, sans réfléchir que le génie d'une langue ne se métamorphose pas ainsi du jour au lendemain. Aussi Boileau a-t-il pu se croire autorisé à dire que Ronsard,

Régiant tout, brouillant tout, fit un art à sa mode,
Fit toutefois longtemps et mal un heureux destin ;
Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Les œuvres de Ronsard, appelé de son temps le *prince des poètes*, se composent de sonnets, de madrigaux, d'élégies et d'un poème épique, la *Franciade*. Malgré le jugement sévère de Boileau, il serait injuste de refuser à ce poète de belles inspirations ; il a fait faire à notre langue poétique de remarquables progrès.

Nous ne ferons que mentionner du Bartas, Mellin de Saint-Gelais, Bertaut et l'abbé Desportes, qui eut la gloire d'avoir pour neveu et de former Mathurin Régnier, le satirique du XVIe siècle, le précurseur de Boileau en ligne directe. L'abbé Desportes jouit de son temps d'une réputation immense, et souvent les jeunes poètes lui soumettaient leurs débuts et sollicitaient humblement son suffrage. Un avocat, qui consacrait aux Muses les loisirs que lui faisait parfois la déesse de la chicane, lui porta un jour un long manuscrit de vers, avec prière de l'annoter en toute sincérité. Fatigué de cette besogne monotone, Desportes confia le poème à son neveu Mathurin, qui le lut avec la malignité naturelle à son esprit, et arriva, moyennant force patience, jusqu'à un passage où l'avocat-poète disait :

Je *bride* ici mon *Apollon*.

Il en coûta cher au disciple de Thémis pour avoir confondu Apollon avec Pégase, le cavalier avec sa monture ; le satirique indigné écrivit en marge :

Faut avoir le cerveau bien vide
Pour *brider* des Muses le roi.
Les dieux ne portent point de bride,
Mais bien les ânes comme toi.

Cela fait, Régnier remit le manuscrit à son oncle, en disant qu'il n'avait eu à y faire qu'une seule annotation ; c'est ce que Desportes répéta à l'avocat, qui partit enchanté de ce d'un poète tel que l'illustre Desportes n'avait trouvé qu'une seule critique à formuler sur son poème ; mais, dès le lendemain, le terrible avocat revint chez Desportes, le doigt collé sur le quatrain accusateur, et peu s'en fallut qu'il n'actionnât le bon abbé pardevant le parlement. Régnier, on le voit, possédait la verve satirique. Admirateur et zélé partisan de Ronsard, il marcha sur les traces du maître, mais adoucit ses défauts, tout en conservant ses qualités. Ses satires, étincelantes d'originalité et de force comique, sont empreintes du vieil esprit gaulois de Marot. Observateur profond, il excelle à peindre les ridicules ; il est simple, nerveux, malin, et il ne manque pas de ces beautés de style qui caractérisent les meilleures époques littéraires ; mais on lui a reproché avec raison des détails cyniques qui déparent les plus beaux passages de ses œuvres, ce qui a fait dire à Boileau :

Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur.

Sans le vouloir et sans s'en douter, Mathurin Régnier commença vers le véritable idiome français le mouvement de retour dont Malherbe devait prendre la direction.

Nous n'avons encore rien dit des grands prosateurs du XVIe siècle, et c'est à eux que notre littérature et notre langue doivent leurs progrès les plus décisifs. La Renaissance nous donnera Rabelais, la Réforme nous donnera Calvin.

Trois *Gargantua* et *Pantagruel*, œuvres originales dont le modèle n'existait nulle part, et qu'on chercherait vainement à imiter, Rabelais a enrichi la langue d'une force, d'une vivacité, d'une variété, d'une exubérance d'expressions et d'images dont on n'avait pu se faire une idée jusqu'alors. « L'œuvre de Rabelais, dit M. Sainte-Beuve dans son tableau de la poésie au XVIe siècle, est une œuvre inouïe, mêlée de science, d'obscurité, de comique, d'éloquence et de haute fantaisie, qui rappelle tout sans être comparable à rien, qui vous saisit et vous déconcerte, vous enivre et vous dégoûte, et dont on peut, après s'y être beaucoup plu et l'avoir beaucoup admirée, se demander sérieusement si on l'a comprise.

» Il y aurait trop à dire sur Rabelais. Il est notre Shakspeare dans le comique. De son temps, il a été un Arioste à la portée des races prosaïques de Brie, de Champagne, de Picardie, de Touraine et de Poitou. Nos noms de provinces, de bourgs, de monastères, nos habitudes de couvent, de paroisse, d'université, nos mœurs d'écoliers, de juges, de marguilliers, de marchands, il a reproduit tout cela, le plus souvent pour en rire. Il a compris et satisfait à la fois les penchants communs, le bon sens droit et les inclinations natoises du tiers état au XVIe siècle. » M. Nisard dit que, dans le livre de Rabelais, l'érudition est une ivresse, et le génie une débauche d'esprit. La Bruyère l'avait déjà dit avec trop de sévérité peut-être, appréciée quelques mots : « Où Rabelais est mauvais, il passe bien loin au delà du pire ; c'est le charme de la canaille. Où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et l'excellent, et il peut être un mets des plus délicats. »

Nous venons de nommer Calvin. Le célèbre sectaire fut un des plus grands prosateurs de ce siècle, qui en compte de si illustres. Son *Institution chrétienne*, écrite d'abord en latin, puis traduite en français par l'auteur lui-même, est l'ouvrage le plus considérable qui eût été écrit jusqu'alors sur la matière religieuse. Calvin y traite, avec la plus haute supériorité de pensées et d'expressions, toutes les questions soulevées par la philosophie chrétienne : la conscience, le libre arbitre, la providence divine, les traditions humaines, le renoncement à soi. « Calvin, dit M. Nisard, ne perfectionna pas seulement, en l'enrichissant, la langue générale ; il créa une langue particulière, dont les formes, très-diverses et très-diversement appliquées, n'ont pas cessé d'être les meilleures, parce qu'elles ont été tout d'abord conformes au génie de notre pays, je veux dire à la langue de la polémique. Malheureusement, Calvin semble avoir méconnu ce précepte de la morale évangélique : « Aimez-vous les uns les autres. » Cette polémique est acrimonieuse ; Calvin ne se contente pas de confondre ses adversaires, il se plaît à les humilier ; le dédain, l'injure, l'invective sont ses armes favorites. Aussi M. Géruzez a-t-il pu dire avec raison, en parlant de cet écrivain : « De pareilles invectives à la guerre, il n'y a qu'un pas. Ne pouvaient-elles mieux employer cette langue si ferme, si nerveuse, si précise, que Calvin mettait au service de ses passions de sectaire ? » Irréprochable, austère en sa vie privée, Calvin porte en son livre ses qualités personnelles ; il y est clair, précis, logique ; il y est sobre, mais jusqu'à la sécheresse ; il y est inflexible, mais jusqu'à la cruauté, et M. Henri Martin a pu dire de la religion de Calvin : « C'est la religion de la haine entre sa loi d'amour, sur l'Evangile, une sentence de mort prononcée qui s'enfle aux rameaux de l'arbre de vie. »

Nous ne terminerons pas le chapitre du XVIe siècle sans consacrer quelques lignes à Montaigne et à Amyot.

En traduisant les *Vies des hommes illustres*, de Plutarque, Amyot voulut, non-seulement concourir à perfectionner la langue française, mais aussi donner à ses contemporains des leçons de sagesse et de courage par le récit des actions vertueuses des anciens et par les préceptes de leur philosophie. Ses *Vies* et ses *Œuvres morales* furent une école de mœurs presque autant qu'une école de langage. La traduction des œuvres de Plutarque ne fut pas un moindre événement dans l'histoire politique de notre pays que dans l'histoire de la littérature. Au reste, voici comment Montaigne lui-même juge ce travail : « Je donne avec que raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur tous nos écrivains français, non-seulement pour la naïfveté et pureté du langage, en quoi il surpasse tous les autres, ou pour la constance d'un si long travail, ou pour la profondeur de son savoir, vraiment peu (ou) développer si heureusement un auteur si épineux et serré ; mais surtout je lui sçai bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire présent à son pays. Nous autres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevés du bourbier : si mercy (grâce à lui), nous osons à cette heure et parler et escrire : c'est notre bréviaire. » Ajoutons qu'un des plus beaux titres d'Amyot est d'avoir contribué à former ce même Montaigne, qui devait le surpasser, mais non l'éclipser.

Le style de Montaigne est, comme il le dit lui-même, « un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné que véhément et brusque, plus difficile qu'ennuyeux, éloigné de l'affectation, déréglé, décousu et hardi. »

Les *Essais* de Montaigne sont les mémoires d'un esprit aimable et érudit ; c'est le journal quotidien des réflexions nées dans une intelligence aussi fine que profonde ; c'est le vagabondage d'une pensée pleine de fantaisie, de caprices, de mobilité, mais qui a pour guide, à ses côtés, et pour frein, un jugement solide, acquis par une instruction des plus vastes, et un goût éminemment délicat et épuré. Le fond, dans Montaigne, l'emporte encore sur la forme. En effet, s'il est le plus admirable causeur qui fut jamais, si personne n'a su mieux que lui mettre en relief sa pensée ; si, à force de génie, il a su tirer de toutes pièces de notre idiome, encore imparfait et rebelle, une langue à la fois simple et naïve, charmante et variée, souple et énergique ; si ses écrits, comme le fait très-justement observer M. Demogeot, sont encore aujourd'hui un trésor où notre prose, appauvrie par le dédain philosophique du XVIIIe siècle, est heureuse d'aller rechercher ses anciennes richesses, il y a chez lui autre chose qui a droit, à bien plus juste titre encore, à notre admiration : c'est le fond même des *Essais*. On sent que l'auteur a beaucoup lu, beaucoup médité ; beaucoup lu en lui-même, surtout, beaucoup médité sur lui-même, suivant le précepte du philosophe grec ; il se connaît à